

d'Aimable-Joseph Delcroix, 87 ans, ménager, à l'hospice. — Sophie Henriette Delcroix, épouse de Louis-Jules Dujardin, 27 ans, ménagère, rue de Tourcoing. — Louis Dufour, époux de Rosalie-Joséphine Segard, 65 ans, Md fruitier, au Trichon.

20 — Clémence-Philomène Traché 14 ans, sans profession, Grande-rue. — Victor Xavier Debryne, 12 ans, sans profession, à l'hospice.

21 — Julien-Joseph Bourgois, époux de Rosalie Delmette, 50 ans, tisserand, à l'hospice.

22 — Julien-Joseph Petit, cultivateur, 46 ans, chieur, à l'hospice. — Louis-Gustave Vandeville, 43 ans, sans profession, rue de la brasserie. — Donat-Joseph Duquenois, époux de Victoire Carrette, 78 ans, chauffeur mécanicien, Grande-rue.

Plus il est décédé 12 garçons et 9 filles au-dessous de l'âge de 10 ans

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX

Bulletin de la Séance du 24 septembre 1865

Sommes versées par 96 déposants, dont 15 nouveaux. 14,553

30 demandes en remboursement. 5,377 32

Les opérations du mois de septembre sont suivies par MM. Duhamel-Lefebvre et Lepoutre-Parent Directeurs.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

THÉÂTRE

Le spectacle de dimanche se composait de pièces déjà représentées avec succès et qui ont fourni à leurs principaux interprètes une nouvelle occasion de se faire applaudir.

Lundi a eu lieu la première représentation, pour l'année, d'un drame en trois actes et six tableaux, *Trente ans ou la vie d'un joueur*.

L'attrait du spectacle avait attiré une foule assez nombreuse qui a paru satisfaite de la manière dont la pièce a été interprétée.

L'insuffisance de quelques artistes a paru évidente; mais comme leur remplacement prochain nous est promis, nous les supportons sans opposition.

M. Steiner, dans le rôle de Georges de Germany, a provoqué une émotion profonde.

Il a rendu très-sensibles les tortures horribles qui tourmentent le cœur et l'esprit de celui qui succombe à la fatale passion du jeu.

Nous espérons revoir cette pièce. Quoiqu'il comptait déjà bien des années d'existence, elle n'a jamais paru usée à aucun public ni à aucun directeur; c'est assez en dire la valeur.

M. Perrault a très-bien rendu la scène de la malédiction.

M^{lle} Demarquis a bien interprété le rôle d'Amélie. Elle nous a montré des toilettes fraîches et choisies.

Une mention à la petite Eugénie qui a été charmante en Georgette.

Nous ne nous arrêterons pas aux autres personnages.

Une petite comédie en un acte, *L'Aumônier du Régiment*, a été parfaitement jouée par MM. Didier dans l'abbé Pascal, Montlouis dans Robert, et M^{lle} Dorval dans Marie.

M. Didier a très-bien fait ressortir les situations délicates de son rôle. Il a dit d'une voix claire et agréable les délicieux couplets qui émaillent le vaudeville.

M. Montlouis a été un vrai vieux grognard.

M^{lle} Dorval a été pleine de naturel et elle a dit ses quelques couplets avec beaucoup de goût.

On nous promet pour demain jeudi, deux nouveautés, pour dames.

François le Champi, comédie en trois actes de Georges Sand.

Le *supplice d'un homme* comédie-vaudeville en trois actes de E. Grangé et L. Thiboust.

Aux personnes qui voudront jouir d'un vrai spectacle du jeudi, nous donnerons le conseil d'aller voir jouer ces deux pièces dont la première a eu les honneurs de 200 représentations au théâtre de l'Odéon et la seconde est le grand succès du jour au Palais-Royal.

Que pourrions-nous dire de *François le Champi*? Le nom seul de l'auteur suffit pour assurer que c'est un chef-d'œuvre d'esprit et de littérature.

A. V.

CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris, 25 septembre 1865.

On s'est préoccupé aujourd'hui, à la Bourse, de la nouvelle donnée par le *Messenger du Midi*, de l'armement des batteries cuirassées en rade à Toulon. La conjecture d'après laquelle cet ordre se rapporterait à une démonstration contre Tunis, rencontre beaucoup d'incrédules. Il suffirait, en effet, d'un ou deux navires pour cette destination restreinte. Le champ reste donc ouvert à d'autres suppositions, et on ne s'en fait pas plus faute dans le monde financier que dans le monde politique.

S'il fallait en croire certains nouvelles, l'Empereur ferait une courte apparition à Paris avant la fin de ce mois. Ce serait dans les conseils de ministres, présidés alors par Sa Majesté, que seraient arrêtés définitivement les changements dans le haut personnel administratif, dont il est question depuis plusieurs semaines.

Le prince Napoléon prolongera sa résidence à Prangins jusqu'au milieu d'octobre.

Le prince de La Tour-d'Auvergne, arrivé ces jours-ci à Paris, après avoir passé plusieurs semaines dans ses terres, se rend, dit-on, à Biarritz avant de retourner à son poste.

Contrairement aux assertions des journaux judiciaires, il paraîtrait que M. Blanqui, en s'échappant de la maison de santé où il était détenu, n'aurait pas quitté Paris. La police est à sa recherche.

Le traité relatif à la constitution de la Banque mexicaine a été signé à Biarritz, ont été les délégués de la commission des finances du Mexique à Paris et M. Pinard, président du Comptoir d'escompte. On ajoute que l'Empereur a exprimé le désir que ce traité fût soumis à la ratification de l'empereur Maximilien.

Quant à la conversion de l'emprunt mexicain à 6 0/0, on la considère toujours comme très-prochaine.

Une correspondance mexicaine annonce que le maréchal Hazaïne vient d'ouvrir les cadres de la légion élargie aux soldats confédérés émigrants. C'est un recrutement qui ne peut qu'accélérer la pacification du pays et, par suite, le rappel impatientement attendu de notre armée expéditionnaire.

Paris est en ce moment encombré d'Anglais et d'Anglaises qui reviennent d'Italie, d'Allemagne ou de Suisse.

M. le duc de Grammont-Caderousse est mort ce matin, à cinq heures.

On lit dans l'*Aigle*, de Toulouse: « Nous avons reçu hier soir la suite de la séance du 14 septembre du conseil municipal de Toulouse.

Une récente circulaire de M. le ministre de l'intérieur, dont notre dépêche télégraphique d'hier matin donnait l'analyse, nous met dans l'impossibilité absolue de publier ce document, non revêtu de l'approbation préfectorale.

Le *Norddeutsches Allgemeine Zeitung* publie la lettre suivante adressée de Londres au comte de Bismark :

« Monsieur, prenez garde à vous, autrement on vous fera sauter la cervelle; la première fois que vous présenterez votre figure en Angleterre, je vous ferai la plus grosse insulte que vous ayez jamais reçue, tout premier ministre du roi de Prusse que vous êtes.

Je reste, misérable comte,

» A. BRITON.

» Au comte de Bismark.

» Publiez cette lettre si vous l'osez.

M. de Bismark n'est pas homme à reculer devant pareille provocation. Il a lu la lettre du sieur Breton et a osé la publier.

Pour toute la correspondance, J. REBOUX.

Tribunaux

Le tribunal correctionnel de Lyon ne croit pas au spiritisme: il vient de condamner à un mois de prison et 16 fr. d'amende un sieur Lauras, médecin, se disant animé par l'esprit de St Jacques-le-Mineur. Le cornac du sieur Lauras, a été en outre condamné à 6 jours de prison et 100 fr. d'amende. — Que vont dire et écrire les frères Davenport qui tiennent boutique de spiritisme à Paris, sous la tolérance de l'autorité, à 30 francs par personne et par soirée?

FAITS DIVERS.

PHILANTHROPIE ET BOUTS DE CIGARES. — Sous ce titre, le *Journal d'Amiens* propose d'établir aux portes des théâtres une sorte de tronc en métal où les fumeurs déposeraient leur cigare inachevé, au lieu de le jeter, comme cela se fait, lorsque le *drélin*; *drélin* annonce que l'entracte finit. Les fumeurs en y déposant leur cigare contribueraient au bien-être des vieillards de l'hospice, pour qui la pipe est une si agréable distraction.

On a calculé, approximativement, que la somme des débris de cigares ainsi jetés à la porte des théâtres de Paris, convertie en filaments, représenterait, pour les Italiens, une moyenne de 570 grammes par représentation; pour l'Opéra, 625 grammes; pour le Théâtre-Lyrique, 750 grammes; enfin pour l'Opéra-Comique, 800 grammes.

A Lyon, il n'y a pas de tronc aux abords des théâtres; chaque matin, les secours de charité d'un des hospices, vont recueillir les bouts de cigare dans les cafés de la ville. Par leurs soins ces feuilles à moitié brûlées sont lavées, séchées, divisées et rendues propres à être fumées dans la pipe. Elles procurent ainsi gratis aux vieillards de leur hospice un des plus doux passe-temps qu'ils puissent ambitionner.

Cet exemple vaut qu'on le suive, on a dit avec raison qu'un bienfait porte sa récompense en soi; à plus forte raison doit-on être enclin à la charité quand elle ne coûte rien que la peine d'allonger la bourse.

— On écrit de Chamonix que, depuis nombre d'années, on n'avait vu semblable affluence de voyageurs au mois de septembre. Un temps splendide d'une pureté rare favorise nombre d'ascensions qui se tentent chaque jour. Un jeune couple de vingt ans à peine a entrepris ces jours derniers de gravir le mont Blanc, et cette tentative a parfaitement réussi. A leur retour, les hardis voyageurs ont été applaudis par une foule considérable qui s'était intéressée à leur périlleuse ascension.

— On parle de l'organisation d'une compagnie qui, à l'instar des compagnies gazières, amènerait à Paris, à domicile, l'air vif et pur de la vallée de Chamonix, en Savoie, pour les besoins des malades. La nouvelle est assez peu vraisemblable, mais le canard est job.

— Nous trouvons dans le *Moniteur* des renseignements agricoles intéressants; ces lettres d'Ojessa disent que la récolte du printemps a été la plus abondante de ces provinces telles que le Kherson et la Bessarabie. Dans la Russie centrale, les semences ont plutôt souffert et elles ne produisent presque rien.

La Confiance présente des résultats plus favorables.

En Pologne, les récoltes sont satisfaisantes. Il y a un déficit considérable dans les céréales d'Autriche et de la Péninsule.

Les nouvelles des Etats-Unis concernant les récoltes sont assez inquiétantes; on craint la disette dans plusieurs Etats.

— On cite cette semaine dans la cité de Londres un curieux exemple de la longue durée des associations commerciales. L'association de MM. Baring freres et C^{ie} avec MM. Martin Stone et C^{ie} est parvenue à sa 100^e année.

— Le *Moniteur du Clergé* cite à titre de preuve de l'accueil sympathique, enthousiasme même, qui a été fait à Portsmouth aux dix prêtres catholiques se trouvant à bord de notre escadre; on sait que Mgr Coqueran, aumônier de la marine, était à leur tête, sur le yacht impérial la *Reine-Hortense*:

« Le vendredi 1^{er} septembre avait lieu, sur la vaste plaine qui s'étend entre Portsmouth et la mer, une grande revue des régiments d'artillerie royale et de marine. L'aumônier en chef y assistait, en soutane violette, au milieu d'un brillant état-major du ministre de la marine et des lords de l'Amirauté. Cent mille spectateurs faisaient cercle autour du champ de manœuvre.

La revue terminée, dix mille au moins de ces spectateurs entrèrent de tous les points du cercle dans l'enceinte réservée au cortège, et, s'approchant de la voiture où était Mgr Coqueran, à côté de lord Clarence Paget, par des paroles ou des signes aussi respectueux qu'intelligibles, lui demandèrent sa bénédiction.

Les gardes à cheval voulurent d'abord maintenir les distances (c'était la consigne), mais lord Clarence Paget, qui comprit le premier le sentiment pieux auquel obéissait le flot envahisseur, donna l'ordre aux gardes de laisser faire, et l'illustre prelat benit avec émotion cette foule, agenouillée tout à coup, et se relevant aussitôt pour crier: *Vive l'Empereur! Vive la France!*

— Les travaux de reconstruction du Palais de Justice à Paris, se poursuivent activement. On compte pouvoir livrer au service, pour la rentrée de 1866, les nouveaux locaux destinés à la Cour de cassation, qui s'élevait en bordure du quai de l'Horloge et doit se relier à la tour dite de Montgomery. Cette tour, qui conserve encore sa ceinture de créneaux, doit son nom à la captivité du comte de Montgomery, l'involontaire meurtrier du roi Henri II. On en dégagera la partie inférieure qui a été enterrée par suite de l'exhaussement du quai.

La porte donnant accès à la cour de cassation ouvrira sur le quai, et sera dans le style de la renaissance, nos architectes ne savent plus faire que des pastiches. Cette porte sera surmontée de statues allégoriques représentant la Justice, la Prudence, la Ferme, la Protection, le Châtiment, le Crime, l'Innocence. Il y a là plusieurs divinités de l'ancien paganisme, pour lesquelles nos sculpteurs pourront mettre à profit leurs souvenirs classiques; mais il y a aussi certaines abstractions pour lesquelles ils auront quelque peine à trouver des attributs d'une signification bien claire et bien nette. Des statues d'anciens, et illustres magistrats auraient, ce semble, produit aussi bon effet.

Quant le cour de cassation aura pris possession de son nouveau local, on demeurera celui qu'elle occupe annuellement. En 1790 la salle de la grande chambre fut attribuée au tribunal de cassation. En 1792, on y installa le tribunal extraordinaire. De 1792 à 1795 y siégea le tribunal révolutionnaire devant lequel passèrent tant d'illustres personnages: Marie-Antoinette, Mme Elisabeth, Mme Roland, les Girondins, le duc d'Orléans, Danton et ses amis. Robespierre n'eut pas à y venir, on sait que les thermidorien se dispensèrent de juger leurs adversaires et les firent exécuter après la simple constatation de l'identité procédée rapide et modérée.

Les Commissions militaires de l'an 14 siégeront dans cette même salle, ainsi que la haute cour de Vendôme qui jugea Babouf et ses amis.

La cour de cassation reprit alors possession de l'ancienne grande chambre, et n'en a plus été dépossédée. C'est là qu'elle rendit, en 1832, le célèbre arrêt qui enleva aux conseils de guerre le jugement des insurgés des 5 et 6 juin.

La haute cour de Justice, instituée par la constitution de 1848, devait siéger dans cette même salle, elle ne s'y réunit que quelques instants au mois de décembre 1851.

— Les dernières nouvelles de Portugal annoncent que l'exposition d'Oporto est très-belle, surtout dans le compartiment occupé par l'industrie française. Le roi et la Reine, après avoir inauguré et visité à plusieurs reprises, l'exposition, sont repartis pour Lisbonne.

— Le gouvernement des Etats-Unis voulant se garantir contre l'invasion de l'épizootie qui sévit si cruellement dans une partie du Nord de l'Europe, a prohibé toute importation de bestiaux de provenance européenne.

— On écrit de Neuchâtel (Suisse):

Un immense sinistre vient de frapper, dans la nuit du 12 au 13 septembre, le gros bourg de Travers, dans la belle vallée de ce nom du canton de Neuchâtel. Cent huit maisons et l'église, ont été la proie des flammes dans le court espace de quatre heures. Il n'y a eu de sauvé que cinq ou six maisons, ainsi que la maison communale, appelée la *Château des anciens seigneurs de Travers*, qui, heureusement, ne se trouvaient pas sous le vent. La maison d'habitation des bâtiments d'exploitation de l'Asphalte du val de Travers, isolés du bourg, ont été également préservés.

Le feu a pris entre minuit et une heure, à l'entrée du bourg, du côté de Neuchâtel, et par un violent vent du Nord, venu des lacs, le malheureux bourg de Travers, situé à cheval sur la route et le chemin de Neuchâtel à Pontarlier, était dans un clin d'œil enveloppé par les flammes, depuis le bureau des postes et du télégraphe, qui se trouvait à l'entrée du bourg, jusqu'à une autre extrémité. Il n'y avait pas de secours à porter, et peu de choses à sauver dans un pareil désordre, et au bout de quatre heures tout était dévoré par les flammes et la population consternée répandue aux alentours de l'immense foyer.

On ne compte pas moins de quinze cents personnes, hommes, femmes et enfants, qui se sont trouvés ainsi sans asile et n'ayant la plupart sauvé que ce qu'elles avaient sur le corps. Et qu'on ne croie pas que le bourg de Travers était un de ces villages de la Suisse aux pittoresques chalets en bois; c'était une belle et grande commune, où l'on comptait plus de maisons construites en pierres et couvertes de tuiles, à un ou deux étages sur un rez-de-chaussée, que de maisons construites et couvertes en bois. C'était, après Fleurier, un des plus jolis villages du val de Travers, que le titre de petite ville, comme on en compte de bien moindre importance, en Alsace, par exemple, ne dépasserait pas.

Mais voici ce qu'il y a de consolant et d'admirable à signaler dans un pareil désastre. L'effroyable nouvelle arrivait à Neuchâtel le jour même à six heures du matin. A sept heures, le conseil municipal, présidé par le professeur Edouard Desor, arriva la veille de son château du Camba-Varin, était réuni. Une publication officielle était faite immédiatement au son du tambour dans toutes les villes; les habitants de Neuchâtel étaient invités par la municipalité à venir promptement au secours de leurs malheureux frères de Travers, à apporter des hardes, du linge, des provisions de bouche à l'Hôtel-de-Ville: à inviter ceux qui le pouvaient à préparer des logements pour héberger pour un temps donné, une famille entière, qui un ou deux concitoyens de Travers sans abri, et ce fut un spectacle bien édifiant que de voir accourir des différents quartiers de la ville hommes, femmes et enfants de toutes les classes de la société, jusqu'à des pauvres femmes du peuple, apportant à l'Hôtel-de-Ville leur paquet de hardes et de provisions.

— Le *Courrier des Etats-Unis* signale de nombreux accidents de chemin de fer, dans son numéro du 28 août.

Nous commençons, dit-il, par le plus récent, parce qu'il est le plus intéressant pour la ville de New York, aux portes de laquelle il a eu lieu. Hier matin, le train parti de Hanter's-Point (Long-Island), en face de la trente-quatrième rue, à huit heures et demie, est entré en collision avec le train venant de Greenport, à environ un mille en deçà du village de Jamaica. Les deux convois étaient lancés à toute vitesse, et le choc a été effroyable.

Les deux locomotives, appelées le *Général Grant* et le *Général Sherman*, neuves toutes deux, ont été mises en pièces. Deux wagons de l'un des convois se sont empilés l'un sur l'autre; ceux du train opposé sont en quelque peu de mal. Les mécaniciens et chauffeurs des deux côtes ont sauté à bas des machines à temps pour se sauver. Mais il y a eu de terribles malheurs parmi les voyageurs. On n'a pas encore de détails; il est certain qu'ils seront navrants.

Le pire de l'événement, c'est qu'il est encore dû à la mauvaise administration du chemin de fer, ou tout au moins à l'incapacité incalculable de ses agents. Le train, parti de New York, au lieu de pousser vers Jamaica, aurait dû, pour éviter la collision, s'arrêter à Winfield. A qui la faute, aux subalternes ou aux chefs? S'il y avait une justice sur ces choses-là, on le saurait bientôt; mais il est probable, suivant l'usage, qu'on l'ignorera toujours, et que la responsabilité retombera sur l'inconnu. *No lody to blame*, dira le jury d'enquête.

Nous nous en sommes souvenus sur le chemin de fer du Tennessee à Alabama. On mande de Nashville, 26 août:

« Au moment où le train du matin passait sur le pont de Richland-Neck, à 60 milles de Nashville, les pilotes ont cédé, et le train a été précipité dans la rivière.

A six heures, douze cadavres et quatre-vingts blessés avaient été retirés des décombres.

Un wagon contenant 30 nègres est encore sous l'eau.

Un grand nombre de voyageurs manquent.

Le pays est dans la consternation, attendu que plusieurs citoyens éminents étaient dans le train.

Pas de noms reçus jusqu'ici.

— On écrit de Madrid à l'*Européen*: « Le train express qui arrivait de Madrid pour l'Escorial a rencontré le train de Saint-Sebastian; un choc terrible a eu lieu. Onze voyageurs ont été blessés, le plus grièvement. L'événement aurait été horrible si l'arrêt n'avait eu lieu une centaine de mètres plus haut, on se serait alors trouvé en plein tunnel.

M. de Tagliacarne, accompagné de son secrétaire, était au nombre des voyageurs. Tel qu'il a raconté l'événement, je me fais une obligation de le faire connaître. Le train parti de Saint-Sebastian peu de minutes après l'arrivée de la famille impériale. Il y avait foule à la station. Le marquis, occupé par le spectacle qui se déroulait, mit peu d'empressement à prendre son billet. Son secrétaire lui fit observer que le guichet se fermait. Il fut obligé de prier un général de ses amis, de le faire conduire par un aide-de-camp dans l'intérieur de la gare; il fallait traverser des haies de soldats. Sans billet il put prendre place dans un wagon.

Il se plut à raconter minutieusement cette circonstance, parce qu'elle coïncide avec le même fait qui a précédé à New-York son départ avec l'*Aigle*, navire dont un de vos correspondants, dans un courrier de Madrid, vous a raconté le naufrage et la manière miraculeuse dont fut sauvé le marquis; encore à ce départ, il ne s'était pas muni d'un billet, il était pressé, venant de l'intérieur. L'*Aigle* chauffait; il vint prier un officier qui se rendait à bord de l'admettre sans les formalités qu'il ne pouvait plus remplir; sa qualité de secrétaire d'ambassade lui valut cette faveur.

Hier lui et son secrétaire étaient dans un wagon double à séparation formée avec deux barres de cuivre. Quelques secondes avant le choc, un sifflet sinistre fit tréssailler un inspecteur des chemins de fer qui se trouvait dans un des compartiments. Un second coup le décida immédiatement à ouvrir la portière et à sauter sur la voie; le train allait à reculons. Le secrétaire de M. de Tagliacarne, sans prononcer une parole, ouvrit de son côté et se jeta aussi à terre. Il avait eu la pensée d'une éventualité imminente, voyant l'action d'un employé du chemin de fer, et, sans perdre le temps en paroles, il a suivi l'exemple.

Le marquis, abasourdi par ce spectacle, croyait à des actes subits de folie; machinalement et dans un état facile à comprendre, il vint à la portière. Il vit bien alors que le train, sous l'impulsion de la machine, résistait en se portant sur lui-même. A une centaine de mètres, sous la voûte, apparaissait un sinistre nuage de fumée, une locomotive, traînant son bryant et ses roues, arrivait à toute vapeur. Il comprit tout.

Se gardant bien de sauter à son tour, il eut la présence d'esprit de se cramponner à la barre en cuivre, et se pelotonna en s'appuyant des genoux contre le velours du siège; les yeux fermés et les dents serrées avec force, il attendit le choc. A trois reprises, il fut baloté; mais il ne lâcha pas prise. Le choc cessant, il regarda autour de lui. Le wagon n'avait pas culbuté; mais tout son côté droit avait été enlevé. Il se précipita sur la voie et constata l'effroyable spectacle. Déjà tout se résumait. Les blessés poussaient des plaintes affreuses; les gens éperdus couraient ça et là. Sa première action fut de chercher son secrétaire. Il était à vingt minutes de l'endroit, on le lui ramène dans un état pitoyable, la figure tout en sang; il se frotta laborieusement contre un rail.

Immédiatement on organisa des secours. Les voyageurs grièvement atteints furent dirigés à l'Escorial. Un train vint de Madrid, prendre ceux qui ne pouvaient aller si loin. Les voyageurs épargnés s'empressèrent, auprès des malheureux. En ce moment, une scène inconvenable eut lieu. Les employés ne voulaient pas admettre, en première classe, ceux de ces derniers qui n'avaient pas de ces billets, la plupart de pauvres ouvriers. Il a fallu l'intervention de tout le monde indigné, pour pousser ces stupides et trop précis employés.

M. de Tagliacarne, quoique diplomate, n'a pu résister à une immense colère en présence de prétentions si peu humanitaires.

M. Caballero, le directeur du Théâtre-Royal, se trouvait aussi dans ce convoi, avec trois de ses cantatrices.

On dit que la Titien était de ce nombre. A la gare de Madrid, un médecin français qui avait appris l'accident par le télégraphe, se mit, avec dévouement, à la disposition des blessés. On a vu les transports, après les pansements nécessaires. Je regrette de ne point savoir encore le nom de cet honorable docteur.

— Les derniers avis de Marseille constatent que l'épidémie ne se ralentit pas. Le nombre des victimes quelle a faites jusqu'à ce jour, quoique malheureusement considérable, est cependant très-exagéré par la rumeur publique. La vérité est que depuis deux mois, le chiffre des décès a doublé par rapport à la période correspondante à l'année précédente. C'est donc environ 1,500 personnes qui auraient succombé à Marseille depuis l'apparition du fléau. Dans une ville de 300,000 âmes, où la population est agglomérée, ces résultats quoique douloureux permettent cependant de penser que l'invasion cholérique n'aura pas cette année la gravité qu'elle eue à d'autres époques. On croit d'ailleurs que le moindre abaissement dans la température amènerait une amélioration sensible.

— Une souscription est ouverte à Toulon en faveur des familles épouvantées par le choléra.